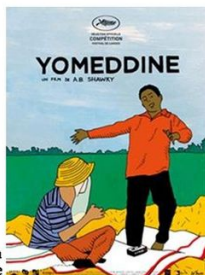


YOMEDDINE
de A. B. Shawky (2018)
Mardi 15 janvier à 20h30
Débat animé par les membres de l'Association



Yomeddine : la tendre odyssée d'un lépreux en Égypte

Paris - Tourner un film à petit budget sur un lépreux et un orphelin, en Égypte, avec des acteurs amateurs ne sachant ni lire, ni écrire... Autant de défis patiemment relevés par le trentenaire A.B. Shawky pour *Yomeddine*, son tout premier film.

"Le plus dur a été qu'il s'agissait de mon premier film. Je n'avais rien à apporter aux financiers et j'avais aussi des acteurs non-professionnels dont une personne lépreuse. Tout cela était difficile à surmonter en particulier dans un pays qui ne facilite pas la tâche aux films à très petit budget", a confié Shawky, au printemps sur la Croisette.

Son "road movie" sur les routes d'Égypte suit les traces de Beshay, un lépreux guéri mais toujours ostracisé, et d'un gamin orphelin, surnommé Obama.

Deux rôles tenus par Rady Gamal, lépreux dans la vraie vie, et Ahmed Abdelhafiz. Aucun des acteurs n'a pu faire le déplacement à Cannes, en raison de soucis administratifs.

À la mort de sa femme, Beshay part à la recherche de sa famille, avec une carriole et un âne. Obama se joint à ce voyage improvisé.

Sur la route, ils vont expérimenter la faim, la solitude mais aussi rencontrer des Égyptiens aussi en marge qu'eux, dont un cul de jatte au grand cœur.

- Une autre Égypte -

Ode aux déclassés et "feel good movie" sans prétention, "Yomeddine" ("jugement dernier" en arabe) évoque simultanément "Une histoire vraie", "road movie" de David Lynch, et "Elephant Man" du même réalisateur, référence assumée lors d'une scène où Beshay crie son besoin d'être enfin vu comme un humain, et non un animal.

"On s'attend souvent à ce que les films du Moyen-Orient soient imprégnés de politique et de religion", estime A.B. Shawky, mais "on voulait montrer le mieux possible des gens qui essaient de s'en sortir".

Yomeddine entend également montrer "une autre face de l'Égypte", avec un personnage principal chrétien dans un pays à majorité musulmane, et un autre nubien.

Le film doit beaucoup à son acteur principal Rady Gamal, très touchant et étonnant de naturel.

"Quand vous vivez dans une léproserie isolée, vous n'êtes pas habitué à ce que les gens vous regardent tout le temps et à être ensuite devant une caméra et une équipe de 60 personnes, les yeux braqués sur vous. Mais à la fin du tournage, il était la star", a confié le cinéaste.

Né au Caire, A.B. Shawky avait réalisé un documentaire sur une léproserie il y a dix ans (*The Colony*). "C'est une maladie si ancienne, mais en voie d'être éradiquée. Ça devrait être le cas autour de 2050. Ceux qui ont contracté la maladie avant l'arrivée des traitements dans les années 80 forment donc la dernière génération", souligne-t-il.

Le jeune réalisateur a débuté en Égypte avant d'étudier à New York où il a eu comme professeur un certain Spike Lee.

Scénariste et réalisateur, il a fondé sa propre maison de production Desert Highway Pictures avec laquelle il a produit *Yomeddine* aux côtés de la productrice égypto-américaine Dina Emam, devenue sa femme. Auteur de documentaires, il a également été consultant pour la série *The Looming Tower* sur le 11 septembre.

https://www.lexpress.fr/actualites/1/culture/yomeddine-la-tendre-odysee-d-un-lepreux-en-egypte_2048708.html

Le premier film de fiction du réalisateur égyptien Abu Bakr Shawky conte le voyage d'un ancien lépreux et d'un enfant orphelin. Entre aventures picaresques et conte de sagesse, un film juste et tonique.

Par Marie-Noëlle Tranchant

Figures de l'innocence

Le lépreux, l'orphelin et l'âne, trois figures de l'innocence et de la vulnérabilité, comme un trio de conte lancé dans un voyage aux épreuves bien réelles. Traverser l'Égypte inconnue. Affronter une société où les lépreux sont ostracisés. Les rencontres sont parfois violentes, insultantes. Les péripéties parfois truculentes. Et toujours, Beshay et Obama se protègent l'un l'autre, avec une tendresse moqueuse. L'allure picaresque empêche le film de tomber dans le pathos. Et si la mise en scène, vigoureuse au début, faiblit au fil du trajet, se fait plus conventionnelle, les deux interprètes ont des ressources merveilleuses pour convaincre, toucher et charmer. Rady Gamal dans le rôle de Beshay a toujours l'attitude juste, une virilité dans la décision, une sensibilité dans les relations, un mélange de grandeur et de gaieté qui fait pétiller son regard intense. On comprend que le petit Obama, avec sa spontanéité insolente, lui soit passionnément attaché. Ils partagent l'amour de la vie, l'angoisse d'être sans ancrage, quand l'un flanche l'autre le relève.

À travers eux, le réalisateur creuse sans didactisme les questions qu'il avait abordées dans un documentaire sur une léproserie: la misère et l'exclusion sociale, le jugement religieux de réprobation sur les malades et les infirmes (*Yomeddine* signifie le jugement dernier, qui réparera l'injustice des hommes), la privation des liens familiaux, le communautarisme qui coupe des racines. Mais *Yomeddine* va plus loin qu'une réflexion sur ces réalités. En faisant de Beshay son héros de tous les instants, Abu Bakr Shawky invite le public à le regarder avec nature. On est loin de l'effort accompli pour humaniser *Elephantman*. L'humanité de Beshay est une évidence, même s'il doit parfois la revendiquer comme on exige le respect. Au cinéma, le regard est un acte. Celui de ce jeune réalisateur est d'une intégrité remarquable.

<http://www.lefigaro.fr/cinema/2018/11/21/03002-20181121ARTIF000015-yomeddine-paria-gagnant.php>

Lent périple d'un lépreux et d'un orphelin dans l'Égypte profonde, ce road-movie initiatique, sélectionné au festival de Cannes, y avait reçu une longue ovation. Premier film d'un jeune cinéaste égyptien, qui a fait ses classes à New York, *Yomeddine* plaide pour un regard qui dépasse les apparences et accepte chacun tel qu'il est. Par Jean-Claude Rapiengeas

Un lépreux et un orphelin, tirés par un âne. A.B. Shawky, le réalisateur, se garde bien de brosser un tableau idyllique de cette parabole biblique. Il parseme son récit de scènes brutales, de vols entre pauvres, d'humiliations, de désespoir. Entre moments de complicité et engueulades, Beshay et Obama avancent, vaille que vaille. L'un et l'autre sont sujets à ce sentiment d'abandon qui forme l'ossature de leur destin. Tantôt bien accueillis, tantôt rejetés comme des pailleux et des pestiférés. Les damnés de la terre ne sont pas, entre eux, que bienveillance, suggère le réalisateur.

Plaidoyer pour la compassion et la générosité, mélodrame, critique sociale et comédie, *Yomeddine* comporte aussi des moments de grâce (comme le voyage sur le toit d'une locomotive), d'entraide (la scène avec le cul-de-jatte), de franche rigolade avec ces déshérités méprisés, des scènes oniriques où Beshay demeure hanté par sa famille qu'il n'a pas vue depuis quarante ans.

Le magnétisme de l'acteur lépreux, Rady Gamal

Premier film improbable, *Yomeddine*, (en arabe, « Jour du Jugement dernier ») où, rappelle le film, « tous les humains seront égaux ») a fait passer, au festival de Cannes où il avait été sélectionné, le vent d'une étonnante fraîcheur par l'originalité de son sujet, la stupéfiante composition et le magnétisme de son acteur principal. Rady Gamal incarne, au sens propre, le lépreux. Ce qu'il fut lui-même. Il est assez rare qu'un lépreux, un vrai, soit le héros d'un film. On pense, évidemment, à *Freaks* (1932) de Tod Browning, à *Elephant Man* (1981) (« Je suis un être humain ! », s'insurge Beshay, lui aussi), et à *Une histoire vraie* (1999) de David Lynch, dans ce lent périple où le chagrin et l'espoir font route ensemble. A.B. Shawky a mis dix ans pour trouver l'argent nécessaire, y compris en faisant appel au financement participatif, pour mener à bien son projet. Il a même été contraint, faute de moyens, de s'arrêter à plusieurs reprises.

Road-movie initiatique, cette odyssée de deux cœurs simples, ballotté entre des attaques de rapine et des vagues inattendues de solidarité, offre, selon le vœu du réalisateur, une autre image de la réalité. « Je voulais montrer le peuple égyptien, ni bon, ni mauvais, tout entier engagé dans un combat quotidien : survivre », explique A.B. Shawky. Une Égypte rurale, loin du Caire, décor habituel du cinéma de ce pays, sans les convulsions propres à la capitale. La sélection de *Yomeddine*, en compétition au festival de Cannes, fut une divine surprise, accueillie par dix minutes d'ovation à la fin de la projection officielle.

<https://www.la-croix.com/Culture/Cinema/Yomeddine-une-parabole-biblique-routes-dEgypte-2018-11-20-1200984345>

Fiche réalisée par